

reouvrait le tableau, Emile devint livide. Soit caprice, ou hasard, Maurice ne souleva point le voile.

Emile soupira comme un homme qu'on délivre d'un lourd fardeau.

—Pauvre miss Flora! reprit Maurice, elle vous aime beaucoup! Comme elle va pleurer quand elle saura que vous refusez d'être des nôtres!

—Je suis à vous, pas à d'autres!

—Et que lui dirai-je?

—Que je lui donnerai moi-même, une réponse.

—Pau écrit!

—Peut-être.

—Verbalement, c'est mieux!

—Je promets une réponse, voilà tout.

—Allons! c'est convenu; vous lui répondrez vous-même?

—Moi-même.

—Et je puis compter sur vous dans ma nouvelle carrière?

—Comme par le passé.

—C'est bien; je vous quitte.

—Écrivez-moi à chaque courrier.

—Je n'y manquerai point.

—Au revoir.

—Au revoir.

Et tout en échangeant leurs adieux, Emile et Maurice arrivèrent à la porte d'entrée qui cette fois encore, s'ouvrit devant les deux amis d'une manière aussi extraordinaire que quand Maurice était entré seul une heure auparavant.

—Je ne m'étonne plus maintenant, reprit Maurice en pressant une dernière fois la main d'Emile; que vous soyez aussi fataliste. Cette porte est l'emblème de votre cœur; la mort s'y trouve représentée bien à propos pour faire juger le maître de ce logis; seulement le mot *sans* est de trop!

—Il faut le rayer.

—Non l' laissez-le; qui sait, s'il ne faudrait pas le mettre plus tard? aujourd'hui même, miss Flora Hammett vous offre une belle occasion de le laisser.

—Hélas! je suis comme un général sur le point de livrer bataille; je ne sais si je vais invoquer la mort ou sourire à la victoire! Vous m'avez demandé il y a un instant, pourquoi j'étais malheureux? Je vais vous le dire: Je suis sur le bord d'un abîme, quand je l'aurai franchi, la tête de mort ou le mot *sans* disparaîtra de cette porte.

Un dernier adieu couvrit ces paroles; et les deux amis se séparèrent.

(A continuer.)

LA PAIX OU LA GUERRE.

Lettre de L. M. Darveau à M. François Baby, contracteur du chemin de fer du Nord.

Monsieur,

Lorsque tant d'autres mendient vos faveurs, je vous offre celle de choisir entre la paix et la guerre. Nous représentons, vous et moi, les deux plus fortes puissances: vous

l'intérêt privé; moi l'intérêt public. Vous êtes agioteur, je suis journaliste; vous éparpillez vos écus dans le gousset des ennemis du peuple, je sème des idées qui retentissent dans le cœur des patriotes; vous avez une bourse, j'ai une plume!

Nous pourrions comme vous voyez, traiter de puissance à puissance; mais je préfère demeurer l'ambassadeur de l'opinion publique en face du roi de nos agioteurs politiques.

Mes titres montrés, détaillés, examinés et acceptés, procédons s'il vous plaît.

D'abord, je vous prévins que je serai d'une franchise désespérante. Accoutumé à vous défendre par l'intrigue et l'astuce, il vous faut, aujourd'hui, combattre sur un terrain nouveau: celui des honnêtes gens. Je vais vous prouver qu'en passant votre vie à duper le public, vous vous êtes fait votre propre honte et celle d'un tas de *Likéteurs*, *Conservateurs*. Jouez honnêtement, vous l'avez sans sa conscience, votre about. Vous battez bien vos cartes; vous les cachez bien. Vous êtes habile, très habile, mais vous n'êtes point sincère. L'intrigue vous a fait régner, et l'intrigue vous désarme, vous haïssent, vous haïssent, vous détestent, vous détestent et vous font à bas! Vous ne pouvez remonter ni en arrière sans qu' aussitôt un main ambitieux, sans franchise, sans foi et sans principes comme vous, ne vous saisisse à la gorge. Après nous avoir plus que tout autre combats à l'abîme, voilà que vous allez nous y suivre! J'entends d'ici votre chute qui s'annonce! D'jà votre premier payeur, Bradshaw, n'est plus à la banque du Haut-Canada! Siotte l'honneur de *la moralité des Likéteurs*, voulant regagner l'estime de ses compatriotes, jetez à l'humanité publique, et Pegle est mis à la porte!... D'autre, survient bientôt, mais une autre voix leur signifiera l'ordre de déloger. Au milieu de la tourbe infime qui nous entoure, vous êtes devenu un moule dont le corps sert d'écaboteur à la *canaille vertueuse ou profane* qui cherche à saisir les lambeaux de votre succession d'agioteur. A vos pas, s'est attaché une vermine. Vous le savez bien: votre génie corrompue a tout deviné. Mais ce que vous ignorez, ou plutôt ce que vous persistez à méconnaître, c'est votre position.

Depuis que, revenu des États-Unis on vous avait emparé la banqueroute, vous vous êtes emparé à deux mains de tout ce qu'il y avait de vil, d'impur et de verbeux dans les départements publics, un million et plus s'est trouvé entre vos mains; en êtes vous plus riche, plus fort, plus puissant? Au contraire. Vos valets qui rampaient comme des chiens, mais n'avaient point la fidélité de ces animaux, ont bu et mangé ce que vous leur donniez du trésor public. Maintenant qu'ils sont repus, ils digèrent en paix et se chauffent au soleil. Hier ils vous léchaient, aujourd'hui ils vous mordent; demain ils vous dévoreront! Les voyageurs nous parlent de sauvages qui tuent pour manger la chair

humaine, ceux qui vous grugent vous darderaient au ciel pour un quart de ciment ou une poignée de clous. Pour eux, la soif de l'or égale la soif pour le sang humain, les canibales de l'Océanie.

Certe, votre position est effrayante. Vous devez avoir, souvent, le vertige. Avouez, monsieur, que vous êtes terriblement puni. Cependant vos tortures commencent à peine, après vos amis que vous avez corrompus avec l'argent du peuple, viendront vos victimes. Il vous faut compter avec tout le monde. Il faut que votre expiation profite à tous. Oh! votre agonie sera longue, allez!

Un seul moyen vous reste, pour échapper à la vengeance publique; mais vous le repoussez parce que vous ne pouvez pactiser qu'avec l'intrigue. Quand je considère votre état, je pense à l'enfer du Dante. Sur la porte du séjour des damnés, le chantre de la *Divine Comédie* a placé ces mots désespérants: "Vous qui n'entrez ici, laissez toute espérance à la porte!"

Et bien, dans cet état, quand vous paraissez au public, ne vous semble-t-il pas voir inscrits en caractères de feu, sur le front de vos compatriotes, ces paroles terribles: "Vous qui nous plongez dans le désespoir et la misère, n'attendez de nous, aucune pitié!"

Voilà la conséquence de votre agiotage. Le premier a perdu l'Amérique!

Il n'est pas un Canadien qui ne vous méprise ou ne vous exécute! Ceux qui vous gorgent de faveurs vous détestent, et ceux que vous plongez dans la misère vous maudissent. Seul, peut-être, j'ai pitié de vous, puisque je vous des la vérité. Je sais que vous avez le génie de l'intrigue, et j'ose vous dire, vous confier de l'appliquer, cette fois, au bonheur de vos compatriotes!

Avant de mourir, faites une bonne action!

Tout par le Grand Tronc qui, pour vous récompenser d'avoir retardé le chemin de fer du Nord, vous avait solennellement donné une partie du chemin de fer de la rive sud; vous vous voyez, enlever celui de la rive nord! Vous connaissez ceux qui vous l'ont enlevé, et vous les ménagez, vous les flattez; vous les lourez d'éclats et de promesses! Tout cela est inutile. Un nouveau *mane, thevel, pharés*, a été vu, à la Grosse-Isle, sur l'un des pans de l'appentis où vous donniez il y a environ quatre ans, un repas de Poytazar! Ce roi profana les vases sacrés, et vous avez, souillé, avili, corrompu avec l'argent publique le plupart des hommes publics. A moins d'un miracle, son sort vous attend. Il ne tient qu'à vous que ce miracle arrive. Si bas que vous soyez tombé dans l'opinion publique, vous pouvez encore, tant l'entreprise est nationale, par l'exécution du chemin de fer du Nord, obtenir le pardon de vos méfaits passés. Vous le pouvez mais n'en ferez rien. C'est ma conviction. Cependant, je dois vous le dire, et c'est là le point essentiel de cette lettre: Ecrasez du pied, au lieu de la caresser, l'in-